Magda Van

LE CHEMIN ÉPINEUX VERS LE BONHEUR

https://litres.ru/74696897
SelfPub; 2026

Аннотация

La famille est la valeur suprême. Inspirée de faits réels, cette saga magistrale déploie l'histoire dramatique des Armanonts, une lignée à l'esprit indomptable. Sur fond de bouleversements du XXe siècle, la chronique des générations se mêle en une intrigue captivante.

Le lecteur voyagera des mines rigoureuses du Klondike et des flammes du Génocide de 1915 à Ailour jusqu'aux vergers ensoleillés de Californie. Chaque page est une épreuve. Traversant ascensions épiques, désillusions amères et lourdes pertes, les personnages devront tirer, sur les ruines du passé, les conclusions cruciales de leur existence. Mais leur foi inébranlable en Dieu et leur force d'âme surmonteront toutes les adversités.

En tournant les pages, vous côtoierez la douleur, mais surtout la grâce infinie d'un AMOUR Vrai, Dévoué et Pur. Un roman profond et bouleversant qui force à réinventer son regard sur la vie.

Содержание

Глава 1. Au-dessus des crêtes des collines familiales 4
Глава 2. L’or glacé du Klondike 11
Глава 3. Les éclats d'un bonheur de cristal 19
Конец ознакомительного фрагмента. 26

Magda Van
LE CHEMIN ÉPINEUX VERS LE BONHEUR

Глава 1. Au-dessus des crêtes des collines familiales

ÉPIGRAPHE

…Des cellules lointaines, des recoins secrets
J'ai tiré la parole, comme du fond d'un puits.
J'ai écrit pour ceux qui entrent à peine dans la vie,
Comme pour ceux qui ont vécu et ont mûri,
Pour ceux qui achèvent leur chemin terrestre
Et franchissent la limite fatale.
J'ai écrit pour les justes et pour les pécheurs,
Pour les consolateurs et les inconsolables,
Pour ceux qui jugent et pour les condamnés,
Pour les repentis et les captifs du péché,
Pour les vertueux et les malfaiteurs,
Pour les vierges et les adultères,
Pour tous : pour les nobles et les insignifiants,

Les esclaves opprimés et les princes puissants,
J'ai écrit de même pour les hommes et les femmes,
Ceux qui sont humiliés, ceux qui sont élevés,
Pour les souverains et les opprimés,
Pour les offenseurs et les offensés,
Pour ceux qui ont consolé et ceux qui sont consolés.
J'ai écrit de même pour les petits et les grands,
Pour les citadins et les montagnards à demi sauvages,
Et pour celui qui est le souverain suprême,
Qui n'a d'autre juge que Dieu lui-même ;
Pour les hommes futiles et pour les hommes bons,
Pour les moines, les saints ermites.
Et que ces lignes, empreintes de ma souffrance,
Deviennent pour certains un enseignement.
Que le repenti, dans son amer péché,
Trouve dans mes écrits la consolation.
Que mon labeur, que mon ardeur, profite
À tout homme pour son propre bien…

Grigor Narekatsi, Xe siècle
« Le Livre de la Lamentation »

Chapitre 1. Au-dessus des crêtes des collines familiales

Un flot immense d'automobiles se ruait sur l'autoroute en direction de Santa Barbara. Les voitures, avançant en une

procession interminable, se figeaient dans des embouteillages étouffants. Pour fuir la canicule estivale, les gens se précipitaient vers le littoral — tous étaient attirés par la fraîcheur des vagues de l'océan. Beaucoup se dirigeaient vers la vallée de Santa Ynez, près du lac Cachuma, afin de passer le week-end au cœur de la nature. Ces derniers temps, une chaleur insupportable régnait : le soleil brûlait de plomb, l'air semblait incandescent et il était affreusement lourd de respirer. Le ciel bleu et sans nuages se reflétait dans l'eau sans limites, tandis que les vagues écumeuses se brisaient avec fracas sur la rive en pente douce, berçant et emportant au loin tous les soucis du quotidien.

Au-dessus de la route, tel un immense oiseau aux ailes d'argent, un avion passa dans un vrombissement feutré. Il captait le cap vers les chaînes de montagnes. Dans ce luxueux avion privé se trouvait la famille Thomas : Richard, le propriétaire de mines d'or, son époque Marguerite et leurs jumeaux, Daniela et David.

La fille et le fils du couple Thomas avaient obtenu leur diplôme de fin d'études avec mention et venaient d'être admis à l'Université de Harvard. Pour la famille, cet événement était une source de joie immense. Un nouveau chemin de vie s'ouvrait à Daniela et David, et ils attendaient le jour du départ avec impatience. À cette occasion, un bal solennel était programmé dans leur villa nichée dans les montagnes, aux environs de Santa Barbara.

Richard venait de fêter ses cinquante-cinq ans. Malgré ses cheveux argentés, il paraissait beaucoup plus jeune. En

digne aristocrate et homme fortuné, son allure était d'un soin irréprochable. Ses yeux bleus, pareils à un ciel sans nuages, brillaient de bonté et de chaleur. Richard était assis dans un fauteuil moelleux à côté de son épouse, qu'il aimait éperdument tout au long de leurs années de mariage. Il tenait dans ses paumes la main immaculée de sa femme. Le destin leur avait fait don d'un amour pur et profond. Marguerite approchait de la cinquantaine, mais son visage ne trahissait pas la moindre ride, et Richard lui répétait souvent : « Les années n'ont pas de prise sur toi, mon amour. »

Marguerite éclatait alors d'un rire sonore. Ses cheveux châtains, parsemés d'un argent noble, retombaient en ondulations sur ses épaules. Ses yeux émeraude aux reflets marins et ses cils sombres et fournis fascinaient. L'ovale délicat de son visage, son nez droit et ses lèvres charnues couleur cerise complétaient ce portrait de perfection. Lorsqu'elle souriait, l'alignement parfait de ses dents blanches miroitait d'un éclat de nacre perlière. Elle était la raison de vivre de Richard, illuminant ses jours de bonheur après toutes les épreuves traversées par le passé.

L'avion s'élevait de plus en plus haut. Marguerite posa paisiblement sa tête sur l'épaule de son mari, tandis que les jumeaux débattaient de quelque chose avec animation. Enfin, l'hôtesse de l'air annonça la préparation à l'atterrissage. Au loin, entre les collines verdoyantes, apparut leur domaine familial, ceint d'un haut mur de granit et d'arbres séculaires.

L'appareil toucha la piste en douceur et s'immobilisa. Les

passagers saluèrent l'équipage et descendirent la passerelle à la rencontre d'une brise légère. Le cœur joyeux, ils prirent place dans les limousines qui les attendaient et qui quittèrent l'enceinte de l'aéroport privé. Un demi-mille plus loin, les véhicules s'arrêtèrent devant de massifs portails en fer forgé. Le gardien laissa poliment entrer le cortège.

À droite et à gauche s'étendaient des pelouses soignées, parsemées de parterres de fleurs. À la lisière, des buissons opulents de bougainvillées blanches et de jacarandas violets fleurissaient à profusion. Devant se dressaient un parking couvert et une demeure d'invités de style espagnol, dotée d'une façade en verre émeraude qui rappelait un château de cristal. Un peu plus en retrait s'élevait le palais principal de trois étages en marbre blanc de style baroque. Il était orné de colonnes, de moulures dorées ciselées aux fenêtres et d'un large escalier d'honneur à balustrades, flanqué de chaque côté de vases antiques d'où s'échappaient des lys blancs et roses.

Devant le grand escalier, un bassin murmurait : en son centre, une coupe d'or se remplissait d'eau, portée par les épaules d'anges enlacés, tandis que les gouttes étincelaient au soleil comme une traînée de diamants. Dans le vaste hall, un lustre de cristal pendait d'une hauteur vertigineuse. Des escaliers de marbre, recouverts de tapis émeraude, menaient aux étages. Depuis le hall, un passage s'ouvrait sur une salle de réception semi-ovale, dotée d'une immense baie vitrée donnant sur l'étang.

Là-bas, les derniers préparatifs du bal allaient bon train. Les

salons s'habillaient de nuances roses et dorées, sublimés par des murs de miroirs, des tables rondes et la finesse d'une porcelaine anglaise signée « De Lamerie ». Dans un angle trônait un piano à queue Steinway blanc, et au centre s'étendait une piste de danse circulaire, ceinte d'une mosaïque de dalles de marbre.

Au gré des besoins, les cloisons miroitantes de la salle de réception s'effaçaient, dévoilant un grand billard doté de six tables. Dans un coin s'articulait un bar aux mille breuvages, jouxtant une zone de service d'où les mets raffinés montaient silencieusement par ascenseur depuis les vastes cuisines du sous-sol. À gauche de la salle, on accédait à un salon de repos où trônaient des tables recouvertes de velours vert pour le préférence. Juste à côté, un fumoir intime proposait un choix somptueux de pipes, de narguilés et de tabacs rares, tandis que sur d'élégantes guéridons, des coupes de cristal attendaient déjà les convives.

Derrière la façade arrière du palais s'étirait un étang naturel pittoresque, alimenté par la fraîcheur d'un ruisseau de montagne. Sur son miroir d'eau, des cygnes blancs et noirs glissaient avec majesté. Un pont blanc tout en légèreté reliait les deux rives, orné d'une arche de guirlandes opulentes aux fleurs féeriques.

Plus loin, dans l'intimité et sous l'ombrage de ramures grandioses, se cachait la demeure privée des époux Thomas. Un sentier y menait, se transformant en un escalier en colimaçon sur la rampe duquel s'étaient figées les silhouettes sculptées de deux colombes de marbre, volant l'une vers l'autre. Par-

delà l'escalier s'ouvrait une large clairière, plantée de variétés rares de roses veloutées aux nuances stupéfiantes. Devant le castel de deux étages, une fontaine lumineuse et musicale jouait dans toute sa splendeur. À travers ses éclaboussures arc-en-ciel se dessinaient deux statues de marbre : un homme enlaçant tendrement une femme. La teinte de leurs drapés de pierre changeait magiquement au rythme de la musique grâce à un éclairage subaquatique. Ces effigies incarnaient l'amour profond des maîtres des lieux. Cette œuvre d'une finesse infinie, digne du ciseau de Michel-Ange, était signée par un sculpteur de renom, invité directement de Rome.

Dans ce havre secret, chaque parcelle d'atmosphère était imprégnée de tendresse. À l'intérieur de la demeure régnait un luxe absolu, métamorphosant la réalité en un conte de fées. Il devenait évident que les époux, capables de façonner une telle beauté, possédaient non seulement une immense fortune, mais aussi un talent rare et une âme pure.

Глава 2. L'or glacé du Klondike

Dans l'Angleterre de la fin du XIXe siècle, au cœur d'une banlieue reculée de Londres, vivait la famille de David Tovmasian — des immigrés arméniens contraints de fuir l'Égypte. La vie en terre étrangère était impitoyable : David devait s'emparer de tout travail pénible pour gagner un simple morceau de pain. Jour après jour s'étirait une lutte sans fin pour la survie, et bientôt, le destin frappa un nouveau coup. L'épouse de David attendait un enfant, mais ses forces touchaient à leur fin. Après avoir donné naissance à un garçon, la femme épuisée s'éteignit.

Le chagrin et la peur pour ce fils nouveau-né faillirent briser le père. Il lui fallait à la fois travailler et élever seul ce nourrisson. Par pure charité, les voisins apportèrent leur aide ; ils veillaient sur le petit, que l'on baptisa Tadevos, ou Teddy à la mode anglaise. À la surprise générale, malgré les privations, l'enfant grandit fort et vigoureux.

Toute son enfance s'écoula dans la rudesse des rues londoniennes. Lorsque Tadevos atteignit ses douze ans, il perdit également son père. Devenu un orphelin absolu, l'adolescent se battit farouchement pour son existence. Au mépris du sort, il aspirait à tout prix à se tenir debout et à réaliser son rêve le plus cher : s'élever dans la société et faire fortune. Rassemblant

autour de lui d'autres gamins sans abri, Teddy fit preuve d'un tempérament de leader ; il convainquit ses amis de ne pas sombrer dans le vol, mais de s'engager dans une activité sérieuse.

Bientôt, des nouvelles stupéfiantes venues d'outre-océan firent le tour du monde : en Alaska, dans la région du Klondike, la ruée vers l'or venait d'éclater. Tadevos comprit que c'était leur chance. Il sut embraser ses compagnons de son rêve. Une équipe jeune, robuste et déterminée commença à préparer le voyage. En ces années-là, les navires partaient vers le nord pleins à craquer — les cabines et les cales débordaient de passagers, et les tentes des chercheurs de fortune se dressaient à même les ponts. Monter à bord semblait impossible, car le prix d'un billet atteignait parfois les cents livres. Pour cette chance illusoire, les artisans vendaient leurs ateliers, les fermiers cédaient leurs terres pour trois fois rien et les ouvriers abandonnaient les usines. Anglais, Irlandais, Allemands, Français et Russes achetaient des vivres, du matériel et prenaient des leçons auprès de vieux prospecteurs, répétant tous follement la même formule : de l'or.

Envers Tadevos, le destin se montra bienveillant. Doué d'un sens inné des affaires, il réussit à négocier avec le maître d'équipage : lui et trois de ses compagnons furent engagés à bord comme chauffeurs. Cela leur évita le coût exorbitant du voyage et leur garantit une nourriture gratuite. Il leur semblait alors que les pires privations были derrière eux, mais ils ignoraient encore quelle épreuve les attendait.

Le chemin s'avéra long et impitoyable. À travers l'Atlantique

Nord tempétueux, puis par la rude piste d'Edmonton — l'ancien itinéraire des marchands de fourrures, à travers les terres canadiennes, les rivières de la Paix et Mackenzie vers le nord, jusqu'au Yukon. Sur les centaines de milliers d'hommes ensorcelés par l'or, seules de rares unités survivaient à ce transit infernal. Tadevos avait alors vingt ans. Fort, obstiné, endurci par son enfance de rue, il marchait de l'avant malgré la faim, le froid glaçant et ses pieds ensanglantés. Mais le Nord ne pardonnait pas la faiblesse. Deux de ses compagnons abandonnèrent et rebroussèrent chemin à mi-parcours. Le troisième tomba gravement malade et mourut en route. Dans les camps frontaliers, des maladies meurtrières faisaient rage, les hommes tombaient comme des mouches et l'air des haltes était empoisonné par la lourde odeur des corps en décomposition.

Il ne restait presque plus d'argent à Tadevos, et pour se préparer à l'assaut final des chaînes de montagnes, il acceptait n'importe quel labeur dantesque. Embauché par la Compagnie d'approvisionnement britannique pour l'abattage des arbres, il gagnait vingt dollars par mètre cube de bois. La sueur coulait à grands flots, tandis que les prix dans les tavernes locales pour le gîte et une nourriture médiocre étaient purement usuraires. Pourtant, il parvenait à économiser chaque centime. Le soir, Teddy entrait dans les cabarets bruyants où affluaient les prospecteurs chevronnés. Les cartes réelles des territoires rocheux du Canada et de l'Alaska n'existaient pas alors, et le jeune homme glanait miette par miette, au fil des conversations

ivres, des informations précieuses sur les sentiers secrets et les gisements opulents. Pas à pas, il progressait vers son but. Et il atteignit enfin le Yukon.

Il s'établit dans un village de mineurs. Un soir tard, alors qu'il regagnait sa misérable cabane, Tadevos passa devant un tripot d'où s'échappait une musique assourdissante. Des portes sortit un vieux chercheur d'or ivre, titubant fortement, suivi de près par deux individus louches. Teddy surprit un fragment de leur échange :

— Tu as vu ? Le vieux a payé au comptoir avec une pépite d'or tirée d'une bourse à sa ceinture. Attendons qu'il soit dans un coin sombre pour le serrer. Il est complètement ivre de toute façon, il ne se souviendra de rien demain.

Tadevos, qui avait grandi dans les rues dangereuses, comprit aussitôt que le vieil homme courait un péril mortel. Il se mit à les suivre discrètement. Dès que la lumière des fenêtres du tripot s'effaça, l'un des agresseurs bondit sur la victime et lui asséna un coup violent à la tête. Le prospecteur s'effondra comme une masse. Mais Tadevos était déjà là. D'un coup foudroyant, il terrassa le premier assaillant et se jeta aussitôt sur le second, dans la main duquel un couteau brilla d'un éclat féroce. Parant l'attaque, Teddy envoya le bandit au tapis d'un puissant crochet. Les agresseurs reprirent rapidement leurs esprits, mais face au revolver braqué sur eux et au regard résolu de l'inconnu, ils préférèrent ne pas tenter le diable et prirent la fuite. En ces temps sauvages, se retrouver sans armes équivalait à signer son propre

arrêt de mort.

Le blessé gisait inconscient, la tête baignée de sang. Tadevos le chargea sur ses épaules et le porta jusqu'à sa cabane. Une fois chez lui, il installa le blessé sur son unique lit, lava délicatement ses plaies et s'endormit lui-même à même la table.

Ce ne fut qu'à l'aube, lorsque les premiers rayons du soleil touchèrent les murs de rondins, que le vieil homme poussa un profond gémissement et entrouvrit des yeux embrumés par la douleur. À la lueur blafarde d'une bougie mourante, il fixa longuement le visage fatigué du jeune homme assis en face de lui, puis finit par demander d'une voix rauque :

— Pourquoi m'as-tu sauvé, mon garçon ?

— Les voleurs sont des hommes sans honneur, répondit brièvement Tadevos.

Le vieil homme le regarda intensément, mesurant la rare noblesse de ce jeune homme qui n'avait pas convoité l'or d'autrui dans une cabane isolée, et ferma les yeux de lassitude. La wound était trop grave. Les jours suivants, Tadevos le soigna avec dévouement : il l'abreuvait à la cuillère, le nourrissait de bouillons chauds. Peu à peu, le vieil homme reprit assez de forces pour parler, mais il ne lui fut plus donné de se lever — ses forces le quittaient irrémédiablement.

Une profonde confiance mutuelle s'établit entre eux. Le prospecteur raconta en détail sa vie de solitude et écouta attentivement l'histoire de Teddy. Un soir, il appela le jeune homme près de sa couche, sortit sa bourse sacrée et la déposa

dans la main de Tadevos :

— Je n'ai jamais eu d'enfants. Mais aujourd'hui, je t'adopte de tout mon cœur comme mon propre fils. Tu es brave, honnête et miséricordieux. Prends ceci. Ce sont de véritables pépites. Tu aurais pu les voler pendant que j'étais sans connaissance, mais ta droiture t'a empêché de devenir un voleur. Je ne me relèverai plus, et dans l'autre monde, l'or ne me sera d'aucune utilité.

Le vieil homme reprit son souffle et parla plus bas, révélant son grand secret :

— J'ai trouvé un endroit... Un véritable filon d'or. Là-bas, sous la terre, reposent des blocs, et sur les rives sablonneuses du ruisseau, des gisements d'or attendent leur maître. Mais pour enregistrer officiellement cette terre, il faut des sommes considérables. Tu vendras ces pépites, tu liras la concession à ton nom, et ce que tu y creuseras fera de toi un roi. Reste toujours l'homme intègre que tu es, et le bonheur ne te quittera jamais.

Épuisé par ce long discours, le vieil homme ferma les yeux. Tadevos fut bouleversé par ce qu'il venait d'entendre, mais il ne troubla pas le repos du malade. Le matin venu, le vieil homme ne se réveilla pas. Tadevos l'enterra avec un profond respect et toute la dignité due à un père. Après les funérailles, il se rendit aux coordonnées indiquées — et s'arrêta net, pétrifié par ce qu'il découvrait...

Un spectacle incroyable s'offrait en effet aux yeux de Tadevos. Sur les méandres escarpés du ruisseau, à même le sable du rivage, étincelaient d'innombrables poussières d'or. Aux côtés de pépites

de tailles diverses, des minéraux rares et merveilleux ainsi que des gemmes reposaient sur la grève, d'une pureté à rivaliser avec les plus beaux joyaux du monde. Teddy, comprenant parfaitement l'envie, le danger et le malheur qu'une telle fortune soudaine pouvait attirer sur un homme, fit preuve d'une prudence absolue. Il ne se vanta point de sa découverte.

Avec sagesse et en secret, grâce à l'or légué par le défunt vieillard, Tadevos racheta officiellement cet immense domaine aurifère. Jusqu'à la fin de ses jours, il garda une gratitude infinie envers ce bienfaiteur anonyme et envers le destin lui-même pour ce présent. La vie prouvait une fois de plus cette vérité toute simple : pour chaque action noble, l'homme reçoit tôt ou tard une réponse d'en haut — si ce n'est par la prospérité terrestre, du moins par la paix de l'âme.

Au début, ses seules armes dans cette bataille pour une vie aisée n'étaient qu'une pioche, une pelle et un van de lavage. Teddy travaillait sans relâche. Ayant obtenu tout ce dont il avait rêvé jadis dans les rues boueuses de Londres, Tadevos, mûri et enrichi, s'installa dans une grande métropole. Il y rencontra une jeune fille remarquable et, sans repousser le bonheur à plus tard, l'épousa. Bientôt, son épouse lui donna des jumeaux — un garçon et une fille. Comme si le destin lui-même avait voulu tisser autour de leur naissance un motif particulier et béni, apportant au foyer de Tadevos une félicité absolue. Ayant trouvé cette plénitude de vie tant attendue, Teddy n'envisageait pourtant pas de demeurer éternellement dans le Nord. Il était attiré par

cette Amérique jeune et en pleine effervescence.

Devenu un homme fort fortuné et respecté, Tadevos visita un jour le Midi ensoleillé — la Californie — et s'éprit de ces contrées. Il y acquit de vastes terres et posa la première pierre des fondations du domaine familial. L'or, semblait-il, venait de lui-même entre les mains de cette puissante lignée. Dès lors, transmise de génération en génération, l'extraction aurifère devint l'œuvre de leur vie. Chaque nouveau descendant ne se contentait pas de préserver, mais multipliait la fortune familiale, y investissant son intelligence, sa foi et un labeur acharné.

Des décennies s'étaient écoulées depuis. Les vents rudes du Yukon appartenaient à un passé lointain, le nom de Tovmasian s'était transformé à la mode nouvelle pour devenir Thomas, et cette lignée ancestrale s'était définitivement américanisée, s'intégrant à la haute société du Nouveau Monde. Mais le souvenir de ce qui avait initié leur chemin épineux vers le bonheur resta à jamais gravé au cœur de la famille.

Глава 3. Les éclats d'un bonheur de cristal

Le représentant de la génération suivante des Thomas, David-Daniel, ne connut le bonheur familial qu'à l'aube de ses quarante ans. Son choix se porta sur la belle Angela aux yeux bleus, fille unique et héritière d'un banquier californien influent. La vie des époux s'écoulait sans l'ombre d'un nuage, mais une ombre venait assombrir leur union : de longues années durant, ils n'eurent point d'enfants. Les médecins leur insufflaient l'espoir, les invitant à s'armer de patience. Au déclin de leur jeunesse, après d'innombrables tentatives, Angela donna naissance à un miracle : un garçon tant attendu que l'on nomma Richard. La joie des parents était sans limites. Cependant, cette félicité fue de courte durée : la santé fragile de la mère s'étiolait de jour en jour. Ni une fortune colossale, ni les plus grands sommités de la médecine ne purent la retenir en ce monde. Devenu veuf, David-Daniel ne laissa plus jamais aucune autre femme pénétrer son cœur. Tout cet amour inemployé, il le voua sans réserve à son fils.

La perte de son épouse laissa dans l'âme du père une blessure inguérissable. Quelques années plus tard, miné par la mélancolie et brisé par le fardeau de la solitude, il quitta prématurément la vie pour rejoindre sa bien-aimée dans l'au-delà.

Le jeune Richard, devenu orphelin absolu, vécut cruellement la perte de ses parents. Seul dans un monde vaste et désert, il s'égara d'abord et perdit courage. Mais la force d'âme ancestrale et l'instinct de survie, qui avaient sauvé leur lignée au fil des siècles, préservèrent le jeune homme de l'égarement. Assumant la direction des mines familiales et héritant de la fortune fabuleuse des Thomas, Richard fit preuve d'un esprit brillant et d'un rare acharnement au travail. À trente ans, il ne s'était pas contenté de maintenir l'entreprise, mais avait magnifié la grandeur de l'œuvre familiale.

Cette prospérité exigeait des alliances solides, et avec le temps, Richard s'entoura d'un cercle de partenaires d'affaires influents. Parmi eux, une place singulière revenait à Fred Stevenson, un financier de grand talent. Leurs projets communs s'avéraient toujours mutuellement avantageux et engendraient des millions de bénéfices. Dans la haute société, Stevenson jouissait de la réputation d'un homme d'un honneur irréprochable et d'une probité de fer, s'attirant la confiance absolue de l'élite. Pourtant, sa vie intime était dévastée par un drame. Dans sa jeunesse, Fred s'était épris éperdument d'un célèbre top-modèle qui avait consenti à devenir son épouse. Mais peu après la naissance de leur fille, la beauté volage s'enfuit en Angleterre avec un aventurier obscur, abandonnant son nourrisson et son mari aimant. Depuis lors, nul n'entendit plus jamais parler d'elle. Cette trahison cruelle infligea à Fred un profond traumatisme psychologique, dont la cicatrice resta

gravée en son cœur à jamais. Il ne se remaria point.

Un soir, Fred invita Richard Thomas à un dîner amical. Ce fut en cette occasion que le jeune magnat posa pour la première fois les yeux sur Victoria, la fille du financier, alors âgée de dix-sept ans. Au premier regard, elle semblait presque une enfant — fragile, menue, avec une silhouette juvénile d'une grande délicatesse. Son visage, encadré de boucles dorées, frappait par sa pâleur aristocratique, et ses grands yeux bleus captivaient l'attention. Elle n'incarnait pas les canons de la beauté classique, mais possédait un charme rare, presque insaisissable.

Assise en face de Richard, Victoria le dévisageait avec une pointe d'effroi et de timidité, incapable de détacher son regard. Le jeune homme sentit vibrer en lui la corde d'une tendresse inconnue. Un désir inexplicable l'envahit d'enlacer cette jeune fille sans défense, de la protéger du monde entier et de la réchauffer d'une parole douce. Mais, homme d'une haute culture spirituelle et d'une éducation parfaite, il contint avec délicatesse cet élan de l'âme.

Avant de prendre congé, Richard s'approcha néanmoins de Victoria et une conversation s'ébaucha. À son grand étonnement, sous le masque de la timidité enfantine, il découvrit un esprit brillant, acéré, et un sens de l'humour exquis. Victoria se révéla une interlocutrice merveilleuse, d'une fine sensibilité pour l'art, la politique et les affaires du monde. Saisissant l'admiration dans les yeux de l'invité, la jeune fille se teinta d'une tendre rougeur.

Après cette soirée, l'image de Victoria aux cheveux d'or ne

lâcha plus Richard. Dans les cercles mondains et les réceptions choisies, il guettait la moindre occasion de se trouver en sa compagnie. Ses amis proches, constatant la métamorphose de ce millionnaire d'ordinaire si réservé, lui conseillaient unanimement de ne point perdre de temps et de demander sa main. Le père de Victoria était un gentleman de la vieille école, et elle-même apparaissait comme un parti idéal.

Bientôt, Richard invita Victoria à dîner dans l'un des plus grands restaurants de la ville. Dans un décor romantique, au son d'une musique douce, il posa un genou à terre, ouvrit un écrin de velours recélant une somptueuse bague en diamant et, plongeant son regard dans ses yeux étincelants, lui demande :

— Victoria, accepterais-tu de devenir mon épouse ?

La jeune fille s'illumina d'un bonheur absolu, presque irréel, et se jeta sans hésiter dans ses bras. Ayant obtenu ce consentement tant désiré, Richard sollicita le soir même la main de Victoria auprès de son père. Fred en fut sincèrement comblé, sachant qu'il confiait sa fille unique aux mains les plus sûres qui soient. En bénissant les jeunes gens, il offrit à Richard un présent généreux : un important paquet d'actions de la grande corporation financière dont il était le copropriétaire. Le jeune magnat n'avait nul besoin d'argent, mais il ne pouvait éconduire son futur beau-père. Il accepta le don à la condition expresse que ce capital demeurât à jamais sous la gestion personnelle et la propriété exclusive de Victoria.

Peu après, un mariage somptueux fut célébré. Dans la

demeure des jeunes mariés s'établirent une harmonie parfaite, un accord mutuel et un profond respect. Un an plus tard, leur union fut scellée par la naissance de leur premier-né, une fille prénommée Christie. L'année suivante, l'univers leur fit don d'un fils, Paul. Les deux nourrissons ressemblaient à des anges : ils avaient hérité de leur mère une peau d'une blancheur immaculée et de douces boucles d'or. Richard idolâtrait sa femme et se liquéfiait d'amour pour ses enfants. Les années passèrent, les petits grandirent et prirent le chemin de l'école, comblant leurs parents par leur obéissance et leur tempérament doux. Richard, malgré ses immenses responsabilités, consacrait chaque minute de liberté à sa famille et se sentait indiciblement heureux.

Tout était idyllique jusqu'au jour où l'inquiétude s'insinua dans leur havre de paix. Ces derniers temps, Richard s'alarmait de la pâleur et d'un malaise inexpliqué, dissimulé, chez Victoria. Elle se contentait de lui sourire doucement pour le rassurer, affirmant qu'il ne s'agissait que d'une fatigue passagère et qu'il n'y avait lieu de s'inquiéter. Pourtant, Richard, guidé par un sombre pressentiment, insista. Il prit contact avec le médecin de famille et exigea sans délai un examen médical complet.

Le lendemain, après avoir envoyé Christie et Paul à l'école, Victoria se rendit à la clinique. Le médecin l'accompagna personnellement dans chaque cabinet pour effectuer des tests complexes. Les procédures achevées, la jeune femme se hâta vers l'école pour récupérer les enfants. Elle avait toujours préféré conduire elle-même son véhicule, se refusant catégoriquement

aux services de chauffeurs privés.

Les enfants babillaient joyeusement sur la banquette arrière, partageant les nouvelles de leur journée. La voiture glissait avec fluidité sur l'autoroute lorsque le silence de l'habitacle fut rompu par la sonnerie stridente du téléphone portable. Victoria pressa la touche du haut-parleur. De l'appareil s'échappa la voix agitée du docteur :

— Victoria... Nous devons pratiquer un autre examen, plus approfondi. Je vous prie de vous présenter à la clinique dès demain matin.

— Qu'y a-t-il, docteur ? demanda-t-elle, le cœur instantanément piqué par l'effroi. A-t-on découvert quelque chose de grave ? Dois-je m'inquiéter ?

La voix de la femme se mit à trembler, tandis que son cœur battait à tout rompre dans sa poitrine un rythme terrifiant. Le médecin ne répondit rien, et de l'appareil ne s'échappèrent que de courts et sinistres signaux de fin d'appel.

À cet instant précis, un vertige foudroyant saisit Victoria. Une lueur de douleur fulgurante voila ses yeux d'un brouillard, ses pensées s'embrouillèrent et ses mains lâchèrent le volant une fraction de seconde. Le lourd véhicule, lancé à pleine vitesse, fut projeté sur la gauche — directement sur la voie inverse. Un effroyable fracas de métal déchiré, un choc dantesque, le tintement des bris de verre qui volent en éclats et une explosion sourde et instantanée engloutirent tout. Dans cette catastrophe monstrueuse, nul ne survit. Victoria, Christie et Paul périrent sur

le coup.

En apprenant le drame, Richard faillit perdre la raison. En un seul instant tragique, il venait de perdre la femme aimée et ses enfants anges. Après ce cataclysme, son univers fut plongé dans des ténèbres absolues et mortes. Des années durant, il ne ressentit plus rien d'autre qu'une amertume incandescente et une douleur sourde. Il ne vivait plus ; il s'était mué en une ombre blafarde, subsistant sans but parmi les débris de son passé. Rongé par un désespoir muet, il fixait le vide des heures durant et hurlait silencieusement vers le ciel :

Конец ознакомительного фрагмента.

Текст предоставлен ООО «Литрес».

Прочитайте эту книгу целиком, купив полную легальную версию на Литрес.

Безопасно оплатить книгу можно банковской картой Visa, MasterCard, Maestro, со счета мобильного телефона, с платежного терминала, в салоне МТС или Связной, через PayPal, WebMoney, Яндекс.Деньги, QIWI Кошелек, бонусными картами или другим удобным Вам способом.